

L'Escargot déchaîné

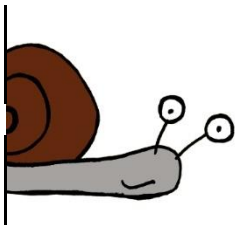
Journal du mouvement politique des Objecteurs de Croissance

N° 43 – mai 2021

Prix libre



Pourquoi je refuse de devenir Covidio-maniaque.....	2
Les citations du mois.....	3
Société (1).....	3
La décroissance, entre liberté(s) et limites écologiques.....	3
L'actualité en lettres.....	5
Le dossier du mois.....	6
Pour une critique radicale du capitalisme: le retour aux sources.....	6
Ecologie.....	16
Retour sur le catastrophisme, 1950-2016 (4 ^{ème} partie).....	16
Société (2).....	18
Les enfants d'après.....	18
Le dictionnaire Novlangue.....	21
Adhérer.....	23



Édito

Pourquoi je refuse de devenir Covidio-maniaque

La monomanie médiatique que nous subissons tous et toutes depuis plus d'un an maintenant tourne en boucle sur elle-même sans offrir une quelconque perspective d'en sortir, même avec un vaccin. De choc en choc, nous sommes tous et toutes tenus en otage d'une vision tronquée de la réalité. Non pas que ce fichu virus n'existe pas, il existe bel et bien. Mais la volonté d'en débusquer techniquement tous les morceaux, jusqu'à la plus petite fraction cachée dans le dernier coin de nos espaces, fussent-ils privés, tourne à une maniaquerie obsessionnelle, qui nous déconnecte plus encore de la réalité.

Les rapports sociaux sont délabrés et le pugilat s'installe au cœur même des groupes constitués, même familiaux. On en vient à opposer à tout va les « covidistes », qui seraient les disciples désignés d'un contrôle total, et les « complotistes », qui seraient eux les partisans désignés d'un laisser-faire dangereux. Cette dualisation exacerbée jusqu'à l'outrance esquivée des pans entiers d'analyse dont nous aurions bien tort de nous passer. Ils sont pourtant présents¹.

Dans ce qui nous arrive, on ne dit en effet que bien peu de choses des conditions d'apparition et de développement de ce foutu virus et des préventions sociétales à mettre en place. Une vision holistique de la santé laisse de plus en plus la place à une vision de plus en plus technicienne à laquelle on confie une mission démentielle : celle de nous adapter (de gré dans le meilleur des cas et sous contrainte dans les autres) à un environnement rendu de plus en plus périlleux du fait de nos pratiques consuméristes, dévastatrices des fondements même de nos possibilités comme humain à vivre en bonne santé sur Terre, à savoir nos précieux écosystèmes.

Ce n'est pas nouveau, mais le pas que nous franchissons avec ce Covid dans la mauvaise direction est énorme et nous mène à une impasse. Une de plus. Brrr !

Nous n'en sortirons pas en nous pliant à l'expertise des virologues et épidémiologistes sans remettre en cause notre modèle civilisationnel.

C'est là, je crois, que, comme décroissants, nous avons le mieux à faire. Continuer à ouvrir par nos actes et nos réflexions, nos résistances et nos constructions la machine à penser autrement. C'est la seule voie, me semble-t-il, à même de permettre de retrouver notre part d'autonomie et de liberté à la base d'une vie humaine complète.

Michèle Gilkinet



¹ Voir notamment l'analyse de Barbara Stiegler <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-idees/comment-sengager-en-pandemie-avec-barbara-stiegler>

Dans *De la démocratie en Pandémie ; Santé, recherche, éducation*, elle reprend le propos de Richard Horton, rédacteur en chef de The Lancet, pour qui l'épidémie de Covid-19 n'est pas une pandémie mais une « syndémie », une maladie causée par les inégalités sociales et par la crise écologique entendue au sens large, elle montre que toutes les conditions sont réunies pour que le même type d'épidémies se reproduise régulièrement. Si nous ne vivons pas une pandémie, nous vivons "en Pandémie" écrite, dans un nouveau continent mental parti d'Asie pour s'étendre à toute la planète, avec de nouvelles habitudes de vie et une nouvelle culture.

Les citations du mois

« *Le capitalisme a hypostasié l'économique au point de l'identifier au fonctionnement de la société.* »
Michel Clouscard (sociologue et philosophe français) en 1983

« *Les luttes politiques et sociales passent aussi par la culture.* »
Roland Gori (psychanalyste français)

« *Dans un univers où le succès est de gagner du temps, penser n'a qu'un défaut, mais incorrigible : d'en faire perdre.* »
Jean-François Lyotard (philosophe français) en 1982

« *Un peuple qui élit des corrompus, des renégats, des imposteurs, des voleurs et des traîtres n'est pas victime ! Il est complice. .»* »
Georges Orwell (écrivain anglais)

« *Le sujet idéal du totalitarisme, ce n'est pas le nazi convaincu ou le communiste convaincu ; ce sont plutôt les gens pour lesquels la distinction entre fait et fiction (c'est-à-dire la réalité de l'expérience) n'existe plus.* »
Hannah Arendt (philosophe allemande) en 1951

« *Ne pas se dresser contre l'imposture, ne pas la dénoncer, c'est se rendre coresponsable de son éventuelle victoire.* »
Cornélius Castoriadis (philosophe et psychanalyste grec) en 1977

« *À l'ombre de la légèreté consumériste, une nouvelle lourdeur s'est emparée des existences.* »
Gilles Lipovetsky (philosophe français) en 2006

« *L'argent en tant que forme sociale de la richesse est incompatible avec toute communauté qui règle elle-même ses affaires.* »
Anselm Jappe (philosophe allemand) en 2003

Société (1)

La décroissance, entre liberté(s) et limites écologiques

L'événement politico-sanitaire a obligé toutes les obédiences à repositionner leur curseur idéologique. Certaines l'ont fait dans la précipitation, dès le premier confinement, d'autres ont attendu que la situation se décante. Les « nous l'avons bien dit ! » ont fleuri, la plupart du temps à bon escient. Car tout le monde a(vait) quelque chose d'intéressant à dire sur cette « crise », de la gauche à la droite, des libéraux aux marxistes, des athées aux croyants. Nous, les décroissants, « avons bien dit » que l'ignorance des limites allait avoir de funestes conséquences. Les causes les plus évidentes des zoonoses apparaissaient : la trop grande proximité entre espèce humaine et espèces domestiquées et entre espèces domestiquées et espèces sauvages, la destruction des écosystèmes, la mondialisation des échanges, le tourisme de masse. Il fallait changer de modèle économique et social, et vite ! Les thèses de la décroissance et de l'antiproductivisme s'en trouvaient revigorées.

Entre-temps, d'autres informations et évolutions sont venues s'ajouter à cette certitude. D'une part, l'hypothèse scientifiquement fondée d'une manipulation du coronavirus en laboratoire pour le rendre plus virulent et transmissible entre humains, comme l'a expliqué en détails la généticienne Alexandra Henrion-Caude. Si cela se vérifie, dès lors les deux seules questions pertinentes sont : 1) y a-t-il eu fuite du virus ? 2) le cas échéant, la fuite est-elle accidentelle ou volontaire ? Il sera très difficile, voire impossible d'y apporter une réponse, parce que toutes les preuves auront été effacées entre-temps. D'autre part, la gestion de l'épidémie par les gouvernements belges et français est tout de suite apparue comme chaotique : masques absents et de toute manière décrétés inutiles, puis disponibles et obligatoires, confinement de l'intégralité de la population, mesures changeant sans arrêt, couvre-feux à heures différentes selon les régions, interdiction faite aux médecins traitants de soigner, etc. De chaotique, elle fut, le temps passant, perçue par certains comme pilotée, si pas planifiée, rebaptisée en « plandémie » depuis que le « Great Reset » initié par le Forum économique mondial a été mis au jour, timidement au printemps dernier, plus franchement depuis l'hiver 2020-21. Cette p(l)andémie est une stratégie du choc (cf. Naomi Klein) pour réinitialiser le capitalisme, dont le cycle purement néolibéral², hérité des années 1970-80, est désormais à bout de souffle. Nul « complotisme » là-dedans, il suffit de visiter le site du Forum en question ou de lire l'ouvrage de son président Klaus Schwab *Covid-19 : the Great Reset* pour prendre connaissance de leur funeste projet, en train de se concrétiser à grande vitesse sous nos yeux médusés.

Dès lors, comment devraient se positionner les décroissants ? Ou bien ils peuvent décider, par confort intellectuel, de garder le cap de leurs causes habituelles (simplicité volontaire, antipub, agriculture durable, économie sociale et solidaire, lutte contre les grands projets nuisibles et imposés, etc.) ; ou bien ils peuvent provisoirement les mettre entre parenthèses pour s'attacher prioritairement à la défense des libertés civiles, cela pour deux raisons.

1) Une raison politique : si les *corps physiques* n'ont plus la permission ni la possibilité de se rencontrer concrètement (à cause du confinement, du couvre-feu et des masques), c'en sera tout bonnement fini du *corps politique*.

2) Une raison philosophique. Pour le précurseur de la décroissance Bernard Charbonneau (1910-1996), la liberté est le but ultime de l'écologie politique. Il savait que le combat était loin d'être gagné, se demandant à la toute fin de sa vie en 1996, avec acuité : « *Entre la catastrophe et le totalitarisme planétaire destiné à l'éviter, quelle est encore la marge de notre liberté ?*³ ». Il n'est pas question de nier les contraintes écologiques ni de donner un blanc-seing à toutes les formes de liberté individuelle, surtout quand elles prennent une orientation consumériste. L'exercice d'équilibre ne sera pas facile, mais les décroissants actuels doivent le prendre à bras-le-corps. Se montreront-ils à la hauteur du défi ? Feront-ils la même erreur que la gauche en laissant la question de la liberté aux libéraux et aux libertariens ? S'abstiendront-ils de devenir les idiots utiles d'un éco-fascisme qui pointe le bout du nez ? Choisiront-ils l'écologie administrée — serait-ce au nom de la « décroissance » — ou la liberté ? Qu'une certaine conception de la décroissance comme une variable d'ajustement parmi d'autres soit en train de faire son chemin dans la tête de la bourgeoisie devrait les alerter...

Bernard Legros

² Cela ne fera pas disparaître les recettes néolibérales classiques — celles du consensus de Washington —, qui seront associées à de nouveaux préceptes comme la transition écologique ou le Green New Deal.

³ Bernard Charbonneau, *Le totalitarisme industriel*, L'Échappée, 2019, p. 69.

L'actualité en lettres⁴

A : à l'heure où des gens meurent dans la solitude à cause de mesures sanitaires, l'**Allemagne** a décidé d'organiser une cérémonie commémorative des morts du Covid à laquelle Angela Merkel a participé. C'est dans la capitale de ce pays qu'un test PCR négatif est exigé afin de pouvoir entrer dans les magasins.

C : dans l'État **canadien** de l'Ontario, les policiers refusent de mettre en application certains ordres politiques. Alors que, le 16 avril, la solliciteuse générale de l'État s'adressa aux policiers : « *La police aura le pouvoir d'exiger de toute personne qui ne se trouve pas dans un lieu de résidence de fournir d'abord la raison pour laquelle elle n'est pas à la maison et d'indiquer son adresse* », ceux-ci rétorquèrent dans un communiqué : « *De nouvelles consignes d'urgence annoncées hier pour aider à limiter la propagation de Covid-19 sont maintenant en vigueur. Le service de police de Toronto continuera de s'engager, d'éduquer et de faire respecter les mesures sanitaires, mais nous ne ferons pas de contrôles aléatoires de personnes ou de voitures.* »

D : le **Danemark** respire de nouveau depuis peu. Les citoyens du royaume ont en effet le loisir de se rendre au musée ou au restaurant en toute quiétude. Il leur « suffit » pour cela de présenter un passeport sanitaire attestant qu'ils ont été vaccinés ou qu'ils ont réalisé un test PCR négatif récent. L'idée d'un passeport sanitaire, encore décriée par de nombreux politiciens il y a quelques mois, devrait également être appliquée en Belgique et pour les voyages à l'étranger.

F : en **France**, une plainte pour mise en danger de la vie d'autrui a été déposée par un maire après qu'une manifestation anti-masques se soit déroulée sur son territoire. C'est dans ce même pays que des cabines de téléconsultations médicales viennent d'être mises à disposition des clients dans deux magasins Monoprix (à Paris et à Troyes) « *Différents outils tels qu'un thermomètre, un stéthoscope ou encore un tensiomètre pourront être utilisés sur les conseils du professionnel de santé. Le développement de ce dispositif a pour objectif de faciliter l'accès aux soins* », indique Monoprix dans un communiqué. L'Ordre des médecins a d'ores et déjà critiqué le processus.

I : devra-t-on toutes et tous bientôt présenter un test covid négatif pour voyager ? C'est l'orientation que semble prendre l'**Italie** avec la mise en place de trains « *Covid free* » entre Milan et Rome. Les voyageurs, mais aussi les conducteurs et contrôleurs doivent présenter un test négatif datant de moins de 48 heures avant de pouvoir monter à bord.

I(bis) : en échange d'un accès rapide à des millions de doses du vaccin, **Israël**, qui dispose des données médicales digitalisées de l'ensemble de sa population, a fourni à Pfizer des données sur l'effet de la vaccination, selon 20minutes.fr. Israël, c'est aussi le pays où l'on enlève les masques à l'extérieur et qui est l'instigateur du « *passport vert* ».

F(bis) : Depuis le début de la pandémie, de nombreux États laissent les gens mourir seuls et organisent ensuite des commémorations collectives. Ces mêmes États vont jusqu'à s'immiscer dans l'intimité de leurs concitoyens. L'idée d'un passeport sanitaire ne semble émouvoir que peu de monde, sous prétexte que chacun aspire à retrouver sa liberté de consommer et d'entreprendre (et que ce type de document existe déjà pour voyager dans certains pays d'Afrique). Se réunir en plein air devient un motif de plainte pour mise en danger d'autrui et on remplace des médecins par des cabines téléphoniques dans les supermarchés. Le Covid semble bien avoir exacerbé la **folle** logique du monde capitaliste.

⁴ Étant donné notre ras-le-bol par-rapport à l'ambiance actuelle qui voit les chiffres envahir les écrans afin de rendre compte de la pandémie, nous souhaitons changer notre rubrique « l'actualité en chiffres » par « l'actualité en lettres » (même si celle-ci contiendra encore quelques chiffres...).

Le dossier du mois

Pour une critique radicale du capitalisme : le retour aux sources

La gestion de la crise sanitaire par le monde politique et technoscientifique, ainsi que la torpeur constatée au sein d'une majeure partie de la population⁵ nous rappelle qu'il serait de bon ton de continuer la critique radicale⁶ du capitalisme que nous avons entreprise dans ce journal.

C'est d'un cœur navré par l'épuisement de la pensée contemporaine que nous soumettrons dans cet article une critique rigoureuse de ce mode de fonctionnement basé sur l'expansion illimitée des richesses par la maîtrise pseudo-rationnelle. Cette observation s'inspirera, entre autres, des réflexions du philosophe allemand Anselm Jappe⁷ qui propose, par l'intermédiaire d'une relecture de l'œuvre de Karl Marx, une fine analyse du capitalisme, de la valeur ainsi que de la forme fétichiste de la marchandise et de l'homme⁸.

Nous invitons le lecteur à explorer avec nous les dédales d'une étude riche en enseignements tout en mentionnant que cet écrit, comme tout écrit mais encore plus celui-ci peut-être, constitue non seulement une tentative de restitution, mais aussi de digestion d'une pensée de la part de l'auteur. De fait, ses lignes renferment certainement quelques lacunes qui ne devraient toutefois pas trop flétrir, c'est du moins ce que nous espérons, la vigueur de son contenu ni l'intérêt de sa portée.

Le mythe D'Erysichton

Un ouvrage du philosophe a particulièrement retenu notre attention : *La société autophage : capitalisme, démesure et autodestruction*. Anselm Jappe y évoque l'existence d'un mythe ignoré par beaucoup, mais qui symbolise pourtant merveilleusement bien l'*hubris*, c'est-à-dire la démesure, symptôme apparent de la société capitaliste. La fable met en scène Erysichton, fils de Triopas, lui-même roi de Thessalie. Dans cette région de la Grèce se trouvait autrefois une forêt consacrée à Déméter, déesse des moissons et dont le centre voyait s'élever un arbre gigantesque autour duquel les nymphes étaient habituées à danser. Un jour, Erysichton se rendit auprès de l'arbre en question afin d'en saisir la matière première nécessaire à la construction de son nouveau palais. Déméter lui apparut alors pour l'inviter à renoncer à commettre ce sacrilège. Mais rien n'y fit. Aveuglé par son insatiable pulsion, Erysichton ne tint pas compte des menaces de la déesse et commit l'irréparable. Déméter lui envoya la faim personnifiée en guise de châtiment. À partir de cet instant, Erysichton fut saisi d'une fringale que rien ni personne ne pouvait contenter. Plus il mangeait, plus il avait faim. Il consuma ce qui aurait pu nourrir un peuple entier. Incapable de combler le trou béant qui était alors le sien, le fils du roi finit par déchirer ses propres membres et à les dévorer goulument, jusqu'à consommer (et consumer) l'entièreté de son corps.

Le lecteur aura peut-être constaté que le mythe d'Erysichton entretient de flagrantes similitudes avec le mode de fonctionnement capitaliste. Le souffle qui stimule l'âme du sujet postmoderne à consommer (et à consumer) les ressources naturelles y est remarquablement bien personnifié sous la figure du fils du roi. Pour Jappe, Erysichton possède tous les signes caractéristiques de l'individu narcissique contemporain (nous avons nous-même déjà proposé, au travers de plusieurs articles et en faisant nôtre certaines analyses du philosophe français Dany-Robert Dufour et du psychanalyste belge Jean-

⁵ Un sondage réalisé en juillet 2020 indique que 76% de la population québécoise serait en faveur du port du masque en extérieur. Fin janvier, ils étaient, selon un autre sondage, plus de 60 % dans l'hexagone à être favorables à un troisième confinement. Chez nous, fin juin 2020, les Belges étaient 71 % à être favorables à un deuxième confinement.

⁶ Le mot radical vient du latin *radicalis*, dérivé de *radix* « racine, origine première ». Il ne s'agit donc pas ici d'un vilain mot mais d'une tentative de comprendre le capitalisme en retournant jusqu'à la racine de celui-ci.

⁷ Nous tenterons, tout au long de cet écrit, d'établir des ponts entre les réflexions de ce penseur, les nôtres et celles d'autres auteurs qui nous sont chers tel que le philosophe et psychanalyste Cornélius Castoriadis.

⁸ Les deux ouvrages d'Anselm Jappe sur lesquels se base notre analyse sont : *Les aventures de la marchandise : pour une critique de la valeur* (2003) et *La société autophage : capitalisme, démesure et autodestruction* (2017)

Pierre Lebrun, le terme de perversion pour évoquer le trait saillant de la postmodernité libérale⁹) façonné par la société capitaliste : unique reconnaissance de soi-même, déni de l'altérité et incapacité à établir des rapports sincères avec les objets ou avec les individus, ainsi que mise en acte des fantasmes de toute-puissance infantile fondent en effet les traits essentiels de sa personnalité.

Marchandise, valeur et travail

Au-delà du mythe, qu'est-ce que le capitalisme peut révéler à celui qui l'examine ? À contre-courant d'une opinion répandue dans les milieux gauchistes, Jappe estime que ce modèle sociétal n'est pas réductible à un système d'exploitation où les moyens de production sont détenus par les gardiens du capital. L'affaire est en réalité bien plus complexe que cela. Chaque société a besoin d'un principe unificateur permettant de réguler les interactions que les hommes tiennent entre eux afin de leur éviter une fâcheuse culbute dans le *chaos*¹⁰. Le principe de synthèse à l'œuvre dans le capitalisme serait le travail. C'est en effet principalement par l'intermédiaire du travail et de la production de richesses écoulées sur le marché que les individus se rencontrent, tissent des liens et se sentent faire partie de la communauté humaine¹¹. Mais le travail ne permet pas seulement aux êtres d'aménager au mieux leur délicate cohabitation. Il approvisionne aussi le monde en marchandises.

Selon Karl Marx, la marchandise représente la cellule germinale, la forme élémentaire de richesse des sociétés où règne le mode de production capitaliste. Elle est une dimension primordiale de l'imaginaire de l'homme contemporain. Il s'agit concrètement d'un objet que l'on achète ou que l'on vend au moyen d'un paiement en argent. La somme qu'un individu sera prêt à déboursier pour acquérir une marchandise dépendra, en partie, de la valeur de celle-ci.

Selon la théorie marxiste, il existe deux types de valeurs que l'on retrouve dans tout bien vendu sur les marchés : la *valeur d'usage* (qui renvoie à l'utilité concrète de la marchandise) et la *valeur d'échange* (qui permet de comparer ladite marchandise avec une autre dans le but d'un échange). Pour comprendre la distinction, Jappe suggère l'exemple suivant : imaginons que deux individus désirent troquer des pommes de terres contre une chemise. Si l'on se concentre exclusivement sur leurs *valeurs d'usages* respectives, la pomme de terre et la chemise n'ont rien en commun (l'une sera utile pour nourrir la famille, tandis que l'autre sera revêtue). On ne peut initialement pas comparer ces marchandises entre elles, alors que cette opération de mise en balance est indispensable si on souhaite procéder à l'échange. Il est donc nécessaire de trouver quelque chose qui soit inclus en chacune (dorénavant perçues en termes de *valeurs d'échanges*) : le travail qui fut employé afin de les engendrer. Toutes les marchandises du monde contiennent en effet à l'intérieur d'elles du travail que l'on ne perçoit pas directement par les sens lorsqu'on les regarde. Celui-ci est donc fortement utile afin de comparer deux marchandises qui sont initialement dotées de deux *valeurs d'usages* différentes.

Comment mesure-t-on le travail ? Pour Marx, on l'estime selon la durée en temps. *Mais cette activité nécessaire à la production de biens ne compte que comme pure dépense de temps sans égard pour la forme marchandise qui sera fabriquée.* C'est ce que Marx nommera *travail abstrait*. La valeur correspond donc à une quantité de *travail abstrait* calculée en temps contenu dans une marchandise. Le philosophe ne parle pas strictement ici du temps de travail qu'un ouvrier aura besoin afin de produire une marchandise, mais plutôt du temps moyen qu'une société emploie pour confectionner la marchandise en question (en prenant en compte le degré de développement technique de cette société). Jappe propose encore un exemple pour nous aider à comprendre la subtilité : si une heure est suffisante (selon les progrès techniques en vigueur

⁹ Selon le philosophe Jean-François Lyotard, la postmodernité se distingue de la modernité par la disparition quasi généralisée des métarécits (grands récits communs comme le marxisme ou les Lumières). Le savoir que proposaient ces récits narratifs n'est plus légitime, seul le savoir scientifique l'est dorénavant. Ce savoir n'est plus considéré comme un moyen afin d'aider l'humanité à appréhender communément son destin, mais devient un outil de contrôle. Il est utilisé à des fins d'efficacité. Lorsque l'on constate la folie gestionnaire qui s'est emparée de la plupart des sociétés depuis le début de la pandémie de Covid-19, on ne pourrait que difficilement donner tort à Lyotard. Voir son ouvrage : *La condition postmoderne* écrit en 1979.

¹⁰ Dans la mythologie grecque, le *chaos* représente une faille béante qui précède le monde. Intrinsèquement, ce dernier est dépourvu de sens. Ce sera à l'homme et à la société de donner une signification à un monde qui en est originairement dépourvu au travers, notamment, des institutions et des grands récits.

¹¹ Ce que la crise sanitaire a, aussi, dévoilé au grand jour. Il suffit d'écouter à ce sujet les demandes de réouverture au gouvernement des restaurateurs, coiffeurs et autres cafetiers au journal télévisé pour nous en convaincre. Si l'on se fie aux propos entendus, tous n'ont en effet qu'une envie : retisser des liens avec leurs fidèles clients par l'intermédiaire de la réouverture de leur commerce.

dans une société donnée) pour coudre une robe dans des conditions moyennes (où les techniques de la société seront effectivement à disposition en nombre suffisant dans l'atelier), la valeur de la robe sera d'une heure. C'est ce que Marx nomme le *temps de travail socialement nécessaire* (ou *travail social*). En partant de ce principe, tout changement qui interviendra dans la productivité du travail – comme le développement d'une machine à tisser encore plus performante que la précédente – affectera la valeur de la marchandise produite ; concrètement, si une nouvelle invention permet la réalisation de dix robes en une heure au lieu d'une dans le même laps de temps, chaque vêtement cousu ne contiendra plus que six minutes de *travail social*. Étant donné que la robe renferme moins de *travail abstrait*, elle perdra inévitablement de sa valeur initiale.

Travail abstrait et argent

Comme son nom l'indique, le *travail abstrait* n'a rien de concret. Si le tissu de la robe est concret car visible et saisissable par les sens, le *travail abstrait* que la robe contient est quant à lui invisible. Il s'agit d'une pure création sociale. La valeur contenue dans la marchandise n'a de fait pas d'existence propre, elle se rencontre uniquement dans l'esprit des hommes. Le *travail abstrait* est le résultat d'une force impalpable, il est donc nécessaire qu'une marchandise parmi l'ensemble des denrées disponibles sur le marché devienne « exclusive », pour que l'on puisse les comparer et les échanger entre elles. Il leur faut un étalon, et ce sera l'or qui tiendra pendant un long moment cette place. Dans la mesure où il n'est pas d'usage que l'individu se promène avec des lingots dans ses poches, ce seront la monnaie et les billets qui serviront de révélateurs de la valeur au moyen du prix (x grammes d'or vaut y francs).

Dans l'imaginaire de la société capitaliste, l'objet concret et sensible (la robe) ne compte plus que comme l'incarnation d'une valeur abstraite et suprasensible (le *travail abstrait* contenu dans la robe). Finalement, l'aptitude des objets à être monnayés sur le marché ne dépend pas en premier lieu de leur concrétude ni de leur utilité (c'est-à-dire de leur *valeur d'usage*), mais de leur *valeur d'échange*, c'est-à-dire du temps de *travail abstrait* contenu dans chacun d'eux et qui sera matérialisé par le prix. Cela revient à considérer que le capitalisme fait abstraction des qualités concrètes des marchandises en les réduisant à des camelotes échangeables sur le marché de la consommation moyennant un paiement en argent. Un tel système ne se soucie guère des besoins réels des individus. Expansif à souhait, il ne peut que ruiner l'environnement dans lequel il se meut.

L'accumulation sans fin du capital

Pour Jappe, l'argent représente la forme visible de la valeur abstraite contenue dans la marchandise. Cette valeur est elle-même organisée autour de la quantité de *travail abstrait* nécessaire à la production du bien. L'augmentation du profit tant sollicitée par la doctrine capitaliste n'est donc possible que par un accroissement concomitant du travail dépensé. C'est pour cette raison que l'expansion continue du capital n'a pu se réaliser, dans sa forme classique, que par l'exploitation non moins constante de la force de travail de l'ouvrier.

Lorsqu'un patron achète la force de travail d'un salarié et rémunère celui-ci sous la forme d'un salaire, le travailleur ne se contente pas de louer une partie de son corps et de son esprit pendant un laps de temps donné. Il œuvre en réalité plus longtemps que ce qui lui serait effectivement nécessaire pour payer son salaire (dans le cas contraire, il serait impossible pour l'employeur de réaliser des bénéfices). C'est ici qu'entre en jeu le concept de *plus-value*¹². L'expansion de celle-ci constitue l'essence du système capitaliste et nécessite un accroissement croissant de l'exploitation de la force de travail du salarié. Comme nous le verrons plus loin dans ce texte, ce fait organise une des contradictions fondamentales du capitalisme qui ne peut que le conduire à sa perte (mais pas nécessairement à mieux).

Avant l'avènement de la société capitaliste, l'argent était avant tout considéré par les sociétés humaines comme un moyen technique dans le but d'obtenir une marchandise. Jappe emploie le schéma « M-A-M » (marchandise-argent-marchandise) afin d'illustrer le phénomène. Dans cette configuration, un producteur possède une marchandise (M) dont il n'a pas besoin. Il procède alors à la vente de celle-ci contre de l'argent (A) dans le but d'acheter une autre marchandise (M) dont il a besoin. À la fin du processus, la valeur de l'argent s'éteint dans la consommation de la marchandise nouvel-

¹² Dans la théorie marxiste, la *plus-value* correspond à la différence entre la valeur des marchandises produites par le travailleur qui seront vendues et le salaire du travailleur qui les a produites.

lement acquise, elle ne se conserve pas dans le circuit. Un premier changement observé au niveau de la conservation de la valeur interviendra avec la thésaurisation ; ici, après la première étape « M-A », le vendeur ne recourt pas à l'argent obtenu pour acheter une marchandise « M » mais le met de côté sans le dépenser. La vente ne sert pas à se procurer une marchandise mais à accumuler de l'argent qui ne sera pas réinvesti. Une petite quantité de monnaie s'entasse donc sur le compte du vendeur sans véritablement voyager dans le circuit économique. Pour que la valeur puisse s'accroître exponentiellement, celle-ci doit se déplacer le long du circuit de telle manière qu'à la fin du procès elle sera toujours plus importante qu'au début de celui-ci, ce que nous permet de comprendre le schéma « A-M-A ». Ici, un propriétaire d'une somme d'argent « A » va la dépenser pour acquérir une marchandise « M » qu'il va céder à un prix plus important qu'au départ afin d'acquérir encore plus d'argent « A » (et ainsi de suite). Il est néanmoins nécessaire que la marchandise contienne du *travail abstrait* pour qu'elle puisse générer du profit. L'accroissement du capital sera par conséquent facilité par la transformation du *travail abstrait* du salarié en argent. Celui-ci devient l'unique but de la production marchande au détriment de la satisfaction réelle du besoin. L'argent et le travail ne sont plus perçus comme des moyens mais comme une fin en soi. Quand ce procédé envahit l'ensemble des couches du social, comme c'est le cas dans notre civilisation, c'est l'entièreté de la société qui est alors réduite en un moyen au service d'une fin économique. Le sujet humain est réifié, transformé en une chose dont l'utilité maîtresse est de favoriser le processus d'accumulation sans fin du capital ainsi que la jouissance non moins illimitée de biens de consommations.

Considérations sur le fétichisme et sur les racines psychiques du capitalisme

Nous espérons ne pas avoir égaré de trop nombreux lecteurs en cours de route. Que ceux qui se sont vaillamment accrochés jusqu'ici soient néanmoins rassurés. L'entreprise est hasardeuse pour nous aussi et ils seront bientôt récompensés pour les efforts fournis.

L'échange d'une marchandise (ou d'un service) contre de l'argent correspond au principal agent de liaison des hommes entre eux. Ce commerce constitue la base de leurs interactions dans une société telle que le capitalisme la dessine. Il est, sans vilain jeu de mot, capital de comprendre que pour devenir la principale forme d'organisation sociale entre les êtres, la valeur sous sa forme visible (argent) doit être profondément enracinée d'une manière invisible dans le psychisme de chacun. Quand je me rends chez le boulanger pour acheter une baguette dont le coût est de 1 euro, le boulanger et moi-même devrons en effet être fermement convaincus que la pièce de monnaie que nous nous apprêtons à échanger ne représente pas un vulgaire morceau de métal mais possède une valeur bien plus grande à laquelle nous croyons tous les deux. Pour Jappe, cette activité psychique va dorénavant de soi, elle n'est pas médiatisée par la conscience individuelle ou collective. Ceci veut dire que la subjectivité des êtres ainsi que la qualité des liens que ceux-ci tissent entre eux sont aliénées à une valeur abstraite inscrite dans l'inconscient. Il est par conséquent compliqué de parler de véritables rapports interpersonnels où l'autre est reconnu dans son altérité dans nos cultures, tant les actions des sujets et les sujets eux-mêmes sont avant tout perçus comme autant de moyens afin d'accéder aux marchandises et à l'argent.

Les hommes ont inconsciemment délégué leur pouvoir collectif et créatif à un métal. Le pognon s'institue dès lors comme la principale signification imaginaire¹³ de l'homme (si l'on reprend les termes du psychanalyste et philosophe Cornélius Castoriadis) ou en tant que primordiale forme sociale de richesse (pour citer les propos d'Anselm Jappe). Ceci est bien entendu radicalement incompatible avec le projet d'autonomie¹⁴ qui demande au minimum que le social et les individus qui le composent instaurent un rapport conscient avec les institutions qu'ils édifient.

¹³ La notion de signification imaginaire est un concept central dans l'œuvre de Castoriadis. Une signification se compose, selon l'auteur, de trois dimensions : elle représente une idée, porte un affect, et s'articule à une finalité. De fait, une signification a pour fonction de représenter une chose à l'esprit. Par exemple, le mot chien peut évoquer la représentation d'un animal à quatre pattes, ou alors une injure. Ensuite, cette signification est chargée d'affects. Selon que notre meilleur ami d'enfance ait été un chien, ou que nous ayons été mordus par un chien à l'âge de 3 ans, la visualisation de cet animal n'aura par le même impact affectif pour l'individu qui y est confronté. Enfin, le chien possède différentes finalités : d'animal de compagnie dans la culture occidentale, il devient un plat nourricier dans certaines cultures asiatiques. L'ensemble des significations d'une société est ce qui donne sens aux choses. Pour cela, elles doivent être partagées par un large panel d'individus composant cette société.

¹⁴ Pour avoir une vue d'ensemble sur le projet d'autonomie, le lecteur pourra se référer à notre article paru en 2016 dans le dossier du mois de l'Escargot déchaîné n°29, *L'autonomie selon Cornélius Castoriadis* : https://objecteursdecroissance.be/IMG/pdf/escargot_29_final.pdf

La forme sociale du capitalisme s'étaye sur le *travail abstrait*. Ce sont donc, par extension, les principales composantes de la vie des hommes qui deviennent abstraites. Nous pouvons maintenant incorporer dans l'analyse un concept essentiel : le fétichisme. Étymologiquement, le mot français renvoie à *feitício* (artificiel), nom que les portugais donnèrent aux objets de culte des populations africaines lors des premières phases de la colonisation. Ce terme est lui-même lié au latin *facticius*, qui signifie destin.

Dans le cadre de la théorie et de la clinique psychanalytique, le fétichisme s'apparente à un mode de fonctionnement pervers de la libido. Dans celui-ci, la satisfaction sexuelle ne peut être atteinte sans l'utilisation d'un objet déterminé, le fétiche¹⁵. Ce dernier vient psychiquement masquer l'absence de pénis de la mère et agirait par conséquent comme une manifestation du déni de la différence des sexes, mais aussi de la castration. Il est corrélé à l'impossibilité pour le sujet de faire le deuil de la toute-puissance infantile de l'être.

Le mode de fonctionnement du capitalisme entretient, selon nous, beaucoup de similitudes avec le mode de fonctionnement pervers. Il implique que les individus qui le composent actent dans le réel leur fantasme de toute puissance et qu'ils réduisent la plus grande partie de leurs activités, ainsi que leurs congénères, en choses par le processus de réification. Il est nécessaire, pour que l'ensemble tienne sur ses deux pieds, que les sujets vouent un culte en la forme fétiche marchandise/valeur/travail leur permettant de dénier la castration. *Les hommes mettent en rapport leurs activités (travaux) sous une forme objective qui détient une apparence de chose, à savoir comme travail humain égal qui s'exprimera en termes de valeur.* Pour Jappe, l'ensemble de la vie sociale est réduit à ça et les hommes n'ont pas conscience qu'ils agissent ainsi. Ils sont gouvernés de l'intérieur par le fétiche et attribuent par conséquent les attributs des marchandises issues de leurs productions aux qualités (pseudo) naturelles de celles-ci. Selon Marx, l'individu « civilisé » qui accorde une telle importance à l'argent ou à la marchandise ne diffère pas fondamentalement du sauvage qui idolâtre une figure en bois. Le fait de considérer qu'une chemise vaut 15 euros et que 30 kilos de patates en valent 10 n'est pas un exercice plus rationnel qu'élire un totem en forme de tête de loup comme protecteur de la tribu.

Dans le fétichisme tel qu'il est envisagé dans ce texte, c'est-à-dire comme une dimension de la perversion, le concret de la matière est renversé par l'abstrait (le travail concret n'a aucune valeur, seul le travail abstrait en possède une aux yeux du capitalisme). De la même manière, le sujet de la société est renversé par l'objet, tandis que l'objet se voit attribué le statut de sujet. Il est intéressant de constater dans ce registre que le mot perversion est issu du latin *perversio*, terme qui signifie renversement. Ce dernier semble opérer à grande échelle dans le psychisme de celui qui agit sous un mode préférentiellement pervers. Sigmund Freud faisait en effet l'hypothèse que la névrose¹⁶ était le négatif de la perversion, c'est-à-dire que le pervers dévoilerait au grand jour par l'intermédiaire de l'agir ce que le névrosé tenterait de dissimuler dans ses fantasmes inconscients. Si chaque sujet humain est animé par des pulsions destructrices et par l'avidité, tous n'agissent pas dans le réel et de la même façon ces éternels penchants de l'âme. Cette mise en acte pulsionnelle est néanmoins promue par le capitalisme.

Pour Jappe, dans le capitalisme classique du début du 19^e siècle, le mode de fonctionnement psychique du sujet était plutôt de l'ordre de la névrose obsessionnelle. Les traits de caractère dominants s'observaient alors par un excès d'inhibition et de répression et par une accumulation de la valeur sans consommation. L'humanité serait aujourd'hui rentrée dans l'ère d'une toute autre économie psychique. Alors que les pulsions étaient pour une grande part autrefois réprimées, elles sont aujourd'hui sollicitées sous la forme de la production marchande et de la jouissance de biens et de services. L'épargne anale (caractérisée par le couple dynamique rétention/donner) de l'obsessionnel a cédé face à l'avidité orale. Là où le capitalisme était jadis *autoritaire, répressif et vertical*, le capitalisme contemporain serait plutôt *liquide, flexible et individualisé*. C'est le narcissisme qui caractériserait la forme sujet actuelle.

Le sujet narcissique agit psychiquement comme un nouveau-né ; il perçoit l'environnement comme une extension de son propre moi, ce qui signifie qu'il n'opère pas de distinction nette entre son moi et le monde. Un tel sujet est animé par le refus de la séparation originaire avec la mère et de la volupté des échanges autrefois vécus dans le ventre maternel. Il rejette la castration pour rester dans la plénitude du « tout, tout de suite » et de la jouissance, c'est-à-dire de la satisfaction immédiate de la pulsion. La mise en perspective d'un geste du quotidien aussi banal que celui d'allumer une

¹⁵ Prenons l'exemple d'un homme qui serait dans l'incapacité de jouir tant que sa femme ne porte pas de talons aiguilles.

¹⁶ La névrose n'est pas à entendre ici comme une pathologie mais comme un mode de fonctionnement psychique. Avec ses conflits sexuels refoulés et ses capacités de symbolisation et d'intériorisation que le sujet déploie, elle représenterait l'économie psychique majoritaire d'il y a plus ou moins un siècle. Les choses ont depuis lors évolué : les conflits intrapsychiques sont bien souvent agis dans le réel et tournent plus particulièrement autour de la question du narcissisme.

lampe aidera le lecteur à comprendre à quel point le rapport au temps et au plaisir s'est transformé dans nos intériorités. Alors qu'auparavant cet exercice demandait un travail concret qui nécessitait du temps pour sa mise en œuvre (par le fait de couper du bois et d'allumer le feu), il suffit aujourd'hui d'appuyer sur un interrupteur afin de profiter des éclats de lumière. Il en est de même pour un tas d'autres activités tant les boutons et autres clics se sont invités dans l'ensemble des quotidiens (d'autant plus intensément depuis l'avènement du numérique¹⁷). L'homme contemporain a par conséquent le loisir de goûter à de plus en plus de choses dans l'immédiateté de l'instant et ceci a inévitablement un effet sur le rapport qu'il entretient avec le manque et le désir. Ce fait ne peut qu'affecter dans la durée et en profondeur la constitution psychique de l'individu.

Fétichisme et hétéronomie

En conférant à la marchandise, au travail et à la valeur les propriétés magiques du fétiche, la société capitaliste ne fait rien d'autre que de projeter à l'extérieur d'elle son propre pouvoir social. Pourquoi agit-elle de la sorte ? Car cela a toujours été une tâche bien épineuse pour l'homme que celle d'honorer son autonomie individuelle et collective. Il est en effet bien plus rassurant pour l'homme de considérer que ce sont des dieux ou l'économie de marché qui sont à l'origine des lois plutôt que d'admettre qu'il est le seul maître de son destin¹⁸. Cependant, l'autonomie telle que nous l'a enseignée Castoriadis, ne signifie pas que l'homme puisse user de sa liberté sans faire preuve de discernement quant à ce qu'il peut se permettre de faire et ce à quoi il doit renoncer pour s'assurer une vie digne. Elle est, vue sous cet angle, intimement corrélée à l'autolimitation et au caractère fini de la nature humaine et engage par conséquent l'homme à reconnaître la dimension mortelle de sa condition. Muni de ces quelques repères théoriques, le lecteur comprendra pourquoi l'autonomie est angoissante et sera dès lors très peu courtisée par l'individu qui prétendra pourtant la rechercher avec force.

Il est certain que la société capitaliste n'est pas la seule société fétichiste ayant foulé le globe. Les collectivités d'hommes ont presque de tout temps érigé un totem afin de ne pas sombrer dans le chaos (mentionnons à ce titre la fonction principale des Dieux dans les sociétés théocratiques). Néanmoins, Jappe constate que ce n'est que dans le capitalisme que le fétiche risquerait de conduire l'humanité au désastre, aucun d'entre eux n'ayant jusque-là jamais menacés l'existence de l'homme comme ceux de la marchandise et du travail. *Le sujet autonome tel qu'il est esquissé dans la société libérale est un leurre, il n'a jamais d'ailleurs véritablement existé sous sa forme complète. Tant que la marchandise et la valeur subsisteront, l'homme sera toujours inconsciemment dominé par ses propres produits. C'est rempli de réalisme que Jappe considère qu'il ne peut exister de sujet humain véritable dans une société où c'est le fétichisme de la marchandise qui règne sur les êtres et les relations sociales. Vassalisé au fétiche de la valeur, l'homme libéral est un sujet automate.*

La société postmoderne est d'autant plus dangereuse qu'elle est soumise à une dynamique destructrice qu'elle ne contrôle pas, mais sur laquelle elle prétend pourtant exercer sa raison consciente. Si bien que tous les sujets (patrons, actionnaires, salariés ou chômeurs) issus de ce mode de fonctionnement social deviennent de simples exécutants des lois du fétiche, à l'endroit même où ils sont persuadés qu'ils déploient leurs propres pouvoirs sur l'objet. La croyance en la valeur des marchandises et de l'argent, totems communs de l'humanité moderne, est une fiction acceptée par tous les hommes, même parmi les plus contestataires du système. Il est par conséquent vain de recourir à des théories de la grande manipulation afin de comprendre les rouages du capitalisme. De la même manière, il est intellectuellement stérile de cliver la société en deux catégories distinctes : celle des puissants détenteurs du capital avides de profit et celle du bon peuple manipulé.

¹⁷ Numérique qui ne se contente plus de proposer des boutons sur lesquels appuyer mais qui permet à l'utilisateur de rentrer véritablement en connexion avec son objet au travers de l'écran digital. Le sujet a dorénavant le loisir d'épouser comme il se doit sa machine par un contact « peau à peau » avec celle-ci. Ce constat ne peut que nous évoquer le comportement adopté par certains sujets autistes qui, affectionnant particulièrement les surfaces planes des objets qu'ils touchent de leurs doigts, témoignent d'un refus de rentrer dans un rapport tridimensionnel avec le monde qui les entoure en s'évertuant à rester ancrés dans un monde bidimensionnel dénué d'aspérités.

¹⁸ *Maître de son destin* ne veut pas dire avoir conscience de tout. Nous rejoignons bien évidemment Sigmund Freud quand il dit que l'individu n'est pas maître dans sa propre maison lorsqu'il fait référence au rapport que l'homme entretient avec l'inconscient. De même, il existe bien entendu un environnement naturel extérieur à l'homme et qui le dépasse. Ce n'est pas pour cela que le projet d'autonomie est un projet insensé. *L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous-même de ce qu'on a fait de nous.* Jean-Paul Sartre dans *L'existentialisme est un humanisme*.

Considérations sur les contestations contre le capitalisme

Pour Jappe, chaque individu est réifié par un principe fétichiste qui le dépasse et peu de monde, même dans les mouvements les plus à gauche et les plus contestataires, ne tentent réellement de comprendre ni de remettre en question ce système fétichiste qui produit les impératifs de profit et de la valeur. Il semble bien difficile en effet d'imaginer une vie en dehors du travail, de l'argent et de la marchandise. Le conflit auquel l'homme est confronté ne se situe donc pas entre le travail et le capital (salariés et patrons) mais à l'intérieur de lui. Si les détenteurs du capital se prêtent bien entendu volontiers à leurs tâches, ils ne contrôlent aucunement un processus qui les dépasse eux aussi. Il n'existe aucune stratégie consciente ni de conspiration des « puissants » étant donné qu'ils sont, comme tous les sujets, aliénés à la forme fétichiste de la valeur, du travail et de la marchandise. Jappe formule rigoureusement cette idée : *Le capitalisme n'est pas un régime de domination exercée par des personnes, mais un régime de domination impersonnelle et anonyme exercé par des fonctionnaires, même si peu de personnes veulent comprendre cela et continuent d'attribuer tous les maux du monde au 1 pourcent.*

Dans la mesure où le fétichisme n'est pas extérieur au sujet mais qu'il l'organise jusque dans les couches les plus profondes de son être — le fétiche est le sujet/objet consommant et consommé —, il semble particulièrement inutile de mobiliser ce dernier contre l'ordre économique et politique inclus en lui. Il serait plus à propos que l'individu s'attarde à s'affranchir des formes que le fétiche revêt dans le capitalisme en commençant par sa propre constitution psychique narcissique. Le bonheur éternel est une figure chimérique de la modernité matérialisée par l'accès à la jouissance de la marchandise. *S'il souhaite changer les choses, il est indispensable que l'homme consente à accepter les limites du monde qu'il habite et qu'il s'efforce à réinventer des formes de médiations sociales moins ruineuses que celles de la valeur, de la marchandise et du travail.*

Un capitalisme en crise

Même si l'humanité se trouve à mille lieux d'une telle révolution ontologique¹⁹, le capitalisme connaît une crise structurelle importante²⁰. Que le lecteur nous permette de lui rappeler que l'étude de ce système lui aura appris que l'augmentation de la *plus-value* n'est envisageable que par l'intermédiaire de l'exploitation du *travail abstrait* mis en œuvre par l'humain. Or, le développement sans borne de la libre concurrence incite depuis des décennies les entreprises à robotiser drastiquement leur lieu de production au détriment du travail humain afin de rester compétitif sur les marchés. L'accroissement de la *plus-value* se trouve paradoxalement ralenti par l'essor de la robotisation car celle-ci a pour effet de diminuer la quantité de *travail abstrait* contenu dans chaque marchandise. Ce n'est pas tout. Il existe, économiquement parlant, deux types de travaux distincts dans la société : le travail productif et le travail improductif. Le premier cité comprend l'ensemble des activités qui permettent de créer de la valeur. Quant au deuxième (composé, par exemple, du personnel des soins de santé ou des sociétés de nettoyage), même s'il est utile pour la société capitaliste et qu'il suppose lui aussi que la force de travail soit vendue comme une marchandise, n'engendre pas directement de *plus-value* (tout au plus de la croissance²¹). Or, Jappe constate que le travail productif se réduit drastiquement dans nos sociétés

¹⁹ L'ontologie est une branche de la philosophie qui se consacre à l'étude de l'être et à en élucider le sens.

²⁰ Crise dont la gestion de la pandémie en est la suite.

²¹ Il semble utile de mentionner ici le discours prononcé en mai 1968 à l'université du Kansas par le président américain Bob Kennedy (propos repris dans l'ouvrage du philosophe français Jean-Claude Michéa *L'empire du moindre mal : essai sur la civilisation libérale*) : *Notre PIB prend en compte, dans ses calculs, la pollution de l'air, la publicité pour le tabac et les courses des ambulances qui ramassent les blessés sur nos routes.*

Il comptabilise les systèmes de sécurité que nous installons pour protéger nos habitations et le coût des prisons où nous enfermons ceux qui réussissent à les forcer. Il intègre la destruction de nos forêts de séquoias ainsi que leur remplacement par un urbanisme tentaculaire et chaotique. Il comprend la production du napalm, des armes nucléaires et des voitures blindées de la police destinées à réprimer des émeutes dans nos villes.

Il comptabilise la fabrication du fusil Whirman et du couteau Speck, ainsi que les programmes de télévision qui glorifient la violence dans le but de vendre les jouets correspondants à nos enfants. En revanche, le PIB ne tient pas compte de la santé de nos enfants, de la qualité de leur instruction, ni de la gaieté de leurs jeux.

Il ne mesure pas la beauté de notre poésie ou la solidité de nos mariages. Il ne songe pas à évaluer la qualité de nos débats politiques ou l'intégrité de nos représentants. Il ne prend pas en considération notre courage, notre sagesse ou notre culture. Il ne dit rien de notre sens de la compassion ou du dévouement envers notre pays. En un mot, le PIB mesure tout, sauf ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue.

tés comparativement au développement du secteur improductif. De fait, seule une infime partie des activités qui se déroulent dans le monde alimente réellement l'accroissement du profit nécessaire au capitalisme. Celui-ci est par conséquent aujourd'hui confronté à deux phénomènes inscrits au sein même de sa structure qui entravent le processus d'accumulation sans fin fondé sur la *plus-value* : 1) La prolifération des machines suscitée par la libre concurrence qui exhorte les entrepreneurs à toujours produire plus et à moindre coût et 2) la place conséquente que prennent les travaux improductifs au sein du social.

S'il souhaite retarder son autodestruction, le capitalisme n'a pas d'autre choix que de se voiler la face en créant du capital fictif matérialisé par les marchés boursiers et de spéculation financière. Ces procédés lui permettent d'occulter les effets désastreux issus de ses propres contradictions internes et de subsister au-delà des limites qui lui sont imposées. Dans le capitalisme contemporain, le marché financier devient la source principale de profit en permettant aux hommes de jouir de biens futurs qui ne sont pas encore réalisés par l'intermédiaire du crédit et des taux d'intérêts. C'est ainsi que, pour Jappe, le recours au crédit permet de stimuler une croissance de valeur qui est fortement ralentie en prolongeant artificiellement la vie d'un système qui est déjà mort.

Comment sortir du capitalisme ?

Contrairement à ce qui est couramment admis par la *doxa*, le capitalisme est un accident et non une nécessité. Si toute discussion politique de nos jours tourne autour de l'économie, les divergences réelles dans ce domaine entre la gauche et la droite sont nulles. Il est donc particulièrement inutile d'espérer qu'un quelconque changement soit initié par le monde politique car sa loyauté inconsciente au fétiche le conduira inévitablement à lécher les bottes de l'argent et de la finance. À l'opposé de la « démocratie représentative »²² — cette dernière constituant, du reste, une dimension parmi d'autre de la société capitaliste — qui ne peut qu'accoucher d'êtres informes incapables, en tant que sujets de la marchandise, de se rencontrer dans leurs individualités et donc de former une communauté authentique, un système véritablement démocratique exigerait que le sujet puisse penser et user de ses capacités d'entendement autrement que par la rationalisation²³ et qu'il ne soit pas aliéné à une quelconque forme de fétiche. *Il est donc complètement inconsistant d'espérer l'avènement d'une démocratie directe si tout ce que l'on décide le plus démocratiquement du monde est gouverné par un impératif inconscient lié à la valeur et à la marchandise.*

Face à la noirceur apparente du tableau que cette analyse dresse sous ses yeux, le lecteur pourrait se poser une question légitime : comment sortir du capitalisme ? Les manifestations qui ont eu lieu depuis son avènement n'ont eu en réalité que très peu d'effets sur l'ensemble de la machinerie. Tout au plus lui ont-elles paradoxalement rendu service pour qu'elle puisse asseoir sa domination sur la totalité des couches de la société. Beaucoup de revendications n'aspirent bien souvent pas à autre chose que l'augmentation du pouvoir d'achat (ou, pour le dire d'une manière globale, à réduire des inégalités par ailleurs bien existantes) des travailleurs pour que ceux-ci puissent s'inviter à la grande table des consommateurs. Elles s'inscrivent donc pour la plupart dans la logique du système prétendument combattu et ont surtout permis aux ouvriers de s'intégrer à la société bourgeoise²⁴. Car beaucoup de protestataires répugnent à l'idée de se considérer comme les complices actifs d'un système qui les broie et qu'ils ne témoignent que de peu d'intérêt pour la recherche des mobiles profonds contre lesquels ils luttent en surface, nous n'insisterons jamais assez sur le fait que leur manière d'appréhender le phénomène capitaliste est contraire à toute critique sérieuse.

Comme le mentionne Jappe, le triomphe sur le capitalisme ne consiste pas à se libérer de la classe capitaliste. Il s'agit surtout de s'affranchir du rapport social que ce système a mis en place. Le fait que ce rapport soit inscrit dans l'inconscient de tous les hommes sous la forme fétichiste de la valeur rend la lutte plus interne qu'elle n'y paraît aux

²² Ce terme constitue en réalité un abus de langage. En effet, le syntagme *démocratie représentative* est un oxymore.

²³ Selon le dictionnaire La toupie, la rationalisation est *l'action de rationaliser, c'est-à-dire de rendre plus rationnel, plus conforme à la raison. La rationalisation, au sens large, cherche à organiser les choses d'une manière plus efficace en supprimant ce qui est inutile et en se fondant sur la logique et sur la science. En économie, la rationalisation vise à réorganiser un processus, un groupe ou une entreprise afin d'accroître son efficacité économique ou d'améliorer son fonctionnement. Elle s'accompagne de l'utilisation de ratios mathématiques, indicateurs de performance, qui mesurent les points clés de son fonctionnement.*

²⁴ Nous pouvons à ce titre « remercier » Henry Ford, fondateur des voitures Ford qui révolutionna le monde de l'entreprise dans les années 1910 en augmentant considérablement le salaire de ses ouvriers pour que ceux-ci puissent se payer un engin qu'ils avaient eux-mêmes produit (ceci, bien entendu, afin d'augmenter ses propres bénéfices par un accroissement de la production et donc de la consommation).

premiers abords. Le philosophe nous invite par conséquent à critiquer radicalement le fétichisme qui est le nôtre jusqu'à dépasser la forme fétiche actuel de sujet qui se vend. Il est donc nécessaire pour lui *d'abolir l'argent, la valeur, la marchandise, le travail et le marché au nom d'un radicalisme. Ce n'est pas une utopie mais la seule forme existante de réalisme*²⁵.



Post-scriptum

Nous ne pouvons que très difficilement conclure ce texte sans nous attarder un instant sur la gestion de la crise sanitaire qui nous étouffe depuis plus d'un an maintenant.

Contrairement à ce que pourrait évoquer la fermeture par les politiques des nombreux robinets de l'économie afin de lutter contre le virus, nous constatons que les processus internes au capitalisme se sont intensifiés depuis le début de la pandémie²⁶. La réification du sujet et des relations sociales est mise en relief au « profit » de la « santé » de tous sans que beaucoup ne s'en émeuvent. De la même manière, la fétichisation du travail, de la valeur et de la marchandise continue à s'agiter dans les profondeurs du système²⁷, tandis que se développe en catimini une ramification complémentaire à l'ensemble : la fétichisation de la santé (il serait en réalité plus opportun de dire : d'une certaine conception de la santé) par l'intermédiaire du culte scientifique.

Il est évident qu'en ce début de printemps les contestations des mesures se font de plus en plus audibles et vigoureuses. Néanmoins, même si nous ne pouvons qu'inévitablement les comprendre, voir éventuellement les rejoindre étant donné

²⁵ Prenons un exemple aussi basique que celui des marqueurs vendus par la Fondation Damien. Celle-ci utilise bien souvent un slogan type « 40 euros pour sauver une vie » afin d'écouler les précieux sésames nécessaires à l'accroissement des fonds de recherche pour lutter contre des maladies telles que la tuberculose. Il est impossible de nier qu'il existe un lien pernicieux inscrit dans l'homme entre l'argent, la marchandise, la valeur et la vie si celle-ci peut être sauvée pour 40 euros, c'est-à-dire contre l'achat de 6,666 pochettes de marqueurs (6 euros la pochette). Tout ceci est-il fort réaliste ?

²⁶ Voir notre article paru dans l'Escargot Déchaîné n°42 *Socio-psychanalyse d'une crise sanitaire*: https://objecteursdecroissance.be/IMG/pdf/l_escargot_dechaine_-_une_colonne.pdf

²⁷ Pour citer un exemple, le chiffre d'affaire d'Amazon a grimpé de plus de 100 milliards de dollars en 2020, année de la pandémie. Son patron, première fortune mondiale, a d'ailleurs embauché 100.000 collaborateurs en plus cette même année. Rajoutons que les principaux commerces mourants à cause de la gestion de la pandémie (et non de la pandémie en elle-même) sont plus propices à faire partie de ceux du petit restaurateur privé que de la chaîne de malbouffe rapide Macdonald's.

la logique initiale dans laquelle elles s'inscrivent, nous considérons que la plupart de ces revendications représentent autant de reflets de leurs petites sœurs de la gauche libérale dont les aspirations, comme on l'a vu, ne vont habituellement pas beaucoup plus loin que l'espoir de réduire les inégalités. Rien d'autre qu'un retour dans le monde des jouissances d'avant ne semble être sollicité et le manque apparent (mise à part chez certains dont le journal *Kairos* et le mouvement *Liberanos* font partie) de critique de l'automatisation et de la mécanisation des rapports sociaux — déjà bien entamés à vrai dire par la logique capitaliste — et dont les masques, passeports vaccinaux et autres *covid safe* en sont dorénavant les représentants les plus distinctifs, nous afflige au plus haut point.

Pourquoi la civilisation ne profite-t-elle pas de la crise structurelle que le capitalisme lui offre afin d'ébaucher une contestation réfléchie ? La faute peut-être à une apathie galopante, à un désenchantement quasi-généralisé pour l'ontologie et à l'agonie d'un désir sacrifié depuis longtemps sur l'autel de la jouissance compulsive de la marchandise.

L'angoisse qui s'empare d'une large partie de la population témoigne d'un triple mécanisme défensif dont le déni de la mort est le centre névralgique, tout comme le déni de la finitude de l'être constitue le cœur du procès capitaliste. Le rapport que l'homme entretient avec sa toute-puissance imaginaire se renforce d'autant plus depuis qu'il est suspecté détenir un pouvoir au relent du divin : celui de provoquer, par les comportements les plus basiques du quotidien, la mort d'autrui.

Il ne fait aucun doute que le Covid-19 circule et qu'il est létal, particulièrement lorsque l'individu qui le contracte s'approche de l'âge moyen d'espérance de vie et qu'il possède plusieurs facteurs de comorbidités, et nous considérons bien entendu la mort comme une dimension tragique de l'existence. Il n'empêche que la Faucheuse a perdu de sa consistance depuis l'intromission des politiques sanitaires au sein des liens intimes que l'esprit tisse avec ses défunts et proches en fin de vie. Difficile de ne pas dévisager derrière les masques de ce nouvel humanisme l'*hubris* qui s'agite dans le soulèvement des hommes.

Ce texte n'a pas la folle prétention d'esquisser les voies à suivre afin d'atteindre le bonheur total, dessein qui ne pourrait être que mensonger compte tenu de la condition du genre humain. Beaucoup le jugeront peut-être pessimiste au regard de son contenu. Il n'en est pas moins animé d'un souffle vital : celui qui convie le lecteur à arpenter les monts d'une critique radicale du capitalisme par l'intermédiaire d'un retour aux racines de son être.

Kenny Cadinu

*Être radical, c'est prendre les choses à la racine. Et la racine de l'homme, c'est
lui-même.*

Karl Marx (philosophe allemand)

Écologie

Retour sur le catastrophisme, 1950-2016 (4^{ème} partie)

En 2015, le biologiste Pablo Servigne et l'éco-conseiller Raphaël Stevens ont inventé et popularisé le terme de collapsologie, ou science prédictive de l'effondrement de la civilisation moderne, dans un essai offrant une vue panoramique et circonstanciée de la question, *Comment tout peut s'effondrer* (Seuil). Croisant de nombreuses études scientifiques, ils avancent que l'écologisme doit s'appuyer sur l'écologie scientifique pour avancer des propositions politiques crédibles, c'est-à-dire tenant compte du réel. À côté de la science et de ses statistiques, la collapsologie fait également appel à notre imagination et à nos émotions pour saisir à quoi pourrait bien ressembler l'effondrement, une expérience que nous n'avons par définition pas encore vécue, qui est subliminaire, selon le terme d'Anders, c'est-à-dire irréprésentable par l'imagination, ou quasi (cf. partie 3 du livre). La première partie de l'essai expose la convergence des prémices de l'effondrement, où la nature et les activités humaines, économiques et financières, sont inextricablement mêlées. La grande accélération de l'Anthropocène nous a fait dépasser les limites et les frontières. Si celles-là sont palpables, celles-ci sont invisibles : on franchit une frontière sans s'en apercevoir, et quand les conséquences commencent à se faire sentir, il est souvent trop tard pour réagir. Ainsi en est-il de la perturbation du climat et de l'érosion de la biodiversité, entrées dans des boucles de rétroaction positives. Les écosystèmes se comportent comme des interrupteurs : les changements ne sont pas graduels et proportionnés, mais surviennent brusquement. Si les alternatives peinent à s'imposer, c'est parce que les mécanismes de verrouillage, d'ordre sociotechnique, sont nombreux et gigantesques, et encore davantage rigidifiés par la globalisation. Les auteurs montrent le lien entre la finance et les approvisionnements énergétiques. Ainsi, l'étincelle pourrait venir d'un déséquilibre global du système financier combiné avec le pic pétrolier. La deuxième partie s'aventure dans la futurologie, avec les risques inhérents à cet exercice. L'incertain n'étant pas probabilisable, il faut plutôt « ouvrir la raison à l'intuition » (p. 142). L'enjeu est d'arriver à détecter les signes avant-coureurs pour anticiper, et donc amortir l'effondrement, tout en étant conscient qu'il subsiste toujours de l'incertitude. Les modèles informatiques sont utiles. Le World3 du Club de Rome a remarquablement bien vieilli, Dennis Meadows persistant et signant ses analyses quarante ans plus tard. Plus récent, HANDY (Human and nature dynamics) montre que « une forte stratification sociale rend difficilement évitable un effondrement de la civilisation » (p. 161). Nous reconnaitrions aisément la situation actuelle du capitalisme financiarisé et mondialisé. La troisième partie tente de dessiner les contours de l'effondrement (financier, économique, politique, social et culturel) en réexplorant le passé : déclin linéaire, déclin oscillant ou effondrement systémique sont trois scénarios possibles. Dans l'espace, l'effondrement sera modulé différemment selon que l'on se trouve au centre ou à la périphérie. Sera-t-il possible de redémarrer une civilisation par la suite ? Peut-être, à deux conditions : que les humains misent sur la solidarité plutôt que la barbarie et que les écosystèmes puissent encore leur « servir ». Or rien n'est moins sûr...

Beaucoup de ces réflexions et mises en garde semblent paradoxales ; l'erreur serait de les balayer d'un revers de la main, en restant enfermé dans ses barrières cognitives. Stevens et Servigne souhaitent voir advenir une « politique de l'effondrement » qui prendrait la forme d'une transition anticipatrice et résiliente trouvant « un compromis entre le geste démocratique et l'urgence des catastrophes » (p. 248). « En fait, il n'y a même pas de solutions à chercher à notre situation inextricable (predicament), il y a juste des chemins à emprunter pour s'adapter à notre nouvelle réalité » (p. 252).



Depuis quelques années, l'anthropologue Paul Jorion (né en 1946) est l'intellectuel de référence. Tout le monde se tourne vers lui pour lire dans les astres de notre système financier, domaine dans lequel il excelle. En 2016, il a élargi sa focale en proposant un ouvrage catastrophiste, *Le dernier qui s'en va éteint la lumière. Essai sur l'extinction de l'humanité* (Fayard). Mêlant économie, finance, sociologie et philosophie antique, l'auteur nous entraîne dans les méandres d'une pensée buissonnante où l'on trouve quelques fulgurances bien senties : « *Nous craignons sans doute le retour des catastrophes passées et prenons certaines précautions en conséquence, mais nous nous révélons ineptes dans la préparation à des désastres futurs du fait de la combinaison en nous de trois facteurs : nous souffrons d'un manque total d'imagination, nous affichons un optimisme irraisonné que nous appelons "espérance" et, surtout, nous n'envisageons de solutions à adopter que dans une perspective purement commerciale.* »²⁸ Hélas, sans doute rattrapé par ses anciennes activités dans le domaine de l'intelligence artificielle, il verse dans la techno-utopie (ou dystopie ?) à la fin du livre, s'attendant à ce que le macro-système technique survive à la disparition de l'humanité et continue son existence de manière autonome pour l'éternité. On a connu des perspectives plus embalantes, et surtout plus réalistes !

Conclusion

Cette courte histoire montre à l'envi que le catastrophisme n'est pas une simple « mode » qui aurait touché les essayistes depuis une dizaine d'années, pas plus qu'un créneau commercial. Au contraire, ces auteurs épuisent (ou tentent d'épuiser) la question jusqu'aux racines, sans tabou, dans le sillage de la remarque d'Yves Cochet à propos de la collapsologie : « *Y a-t-il matière plus importante que celle qui est traitée dans ce livre ? Non. Y a-t-il matière plus négligée que celle-ci ? Non plus.* »

Bernard Legros



²⁸ Paul Jorion, *Le dernier qui s'en va éteint la lumière. Essai sur l'extinction de l'humanité*, éd. Fayard, 2016, p. 134.

Société (2)

Les enfants d'après

Dans l'article qui suit, j'ai souhaité dénoncer la réponse musclée et démesurée apportée par les autorités de notre pays suite aux différents rassemblements citoyens qui se sont produits ces dernières semaines, notamment le 1er mai 2021. Avant tout propos, je souhaite préciser que je ne cautionne pas les comportements et agissements violents et répréhensibles qui ont été commis par certains individus, mais ceux-ci ne sont pas représentatifs de toute une jeunesse, et ne devraient pas servir de prétexte pour réprimer la voix de toute une partie de la population.

Ce dimanche 1er mai, suite à la tentative d'une prise de liberté qui se voulait festive et pacifique au bois de la Cambre, en signe de protestation contre les mesures illégales du gouvernement, l'autorité communale de la Ville de Bruxelles a eu pour unique réponse, face à des citoyens pour la plupart inoffensifs, le déploiement d'une armée de « robocops » accoutrés d'armures cuirassées, cachés derrière des boucliers et des casques, et armés de matraques et de *pepperspray*.

Pourtant, un rassemblement en soi anodin (le bourgmestre de Bruxelles lui-même ne parlait-il pas de « quelques centaines de personnes » tout au plus, dans sa tentative de minimisation de l'évènement), ne demandait pas un déploiement à ce point démesuré. D'autant plus que partout à Bruxelles et dans le pays, des concentrations de personnes ont eu lieu le même jour, sans avoir eu pour effet l'envoi de milices enrégées pour disperser les foules. Il semble donc que les instances communales aient choisi de stigmatiser cet évènement, comme si un attroupement de centaines de personnes au bois de la Cambre, et en plein air, était une menace sanitaire plus importante qu'un évènement culturel à la place de la Monnaie, ou ailleurs. Il n'y a en effet qu'au bois de la Cambre qu'une répression d'une telle violence a été ordonnée.

À l'heure où j'écris ces lignes, j'en suis encore à me demander d'où venait le danger : des arbres, des oiseaux, des canards ?

Les quelques trouble-fête présents ne représentaient aucun danger et sans la provocation des policiers, ils n'auraient, au pire, été qu'un élément de trouble insignifiant. Quand bien même ils se seraient rendus coupables de comportements condamnables, la prise en charge de ces éléments perturbateurs ne nécessitait pas une dispersion généralisée, arbitraire et irréfléchie, à grand renfort d'autopompes, de coups de matraque, de coups de pieds, de bousculades, de plaquages au sol, de lancers de bombes lacrymogènes, de dégainage de *peppersprays*, tirés à bout portant en plein visage sur des passants isolés, simplement coupables d'être au mauvais endroit au mauvais moment.

Que peut représenter comme danger une bande de jeunes qui, en ce 1er mai, jour de la Fête du Travail, étaient soutenus par des groupes de personnes de tous les âges venus encadrer et protéger le cœur vivant et bouillonnant d'une jeunesse aujourd'hui désillusionnée et sans plus aucun repère, qui voit le feu qui l'anime menacé par la peur et la paralysie d'un pays qui se trouve sous le joug dominant, arbitraire et dictatorial d'une poignée d'inconscients ?

C'est pourtant cette jeunesse qui un jour, si on lui en donne la chance et si on n'éteint pas complètement la petite flamme qui l'anime encore, aura à cœur de donner le jour et l'espoir aux enfants d'après.

L'État belge a été condamné le 31 mars 2021 par le tribunal de première instance de Bruxelles²⁹ à lever toutes les mesures Covid ou à les encadrer légalement dans les 30 jours. Et a été condamné à nouveau le 30 avril 2021 par ce même tribunal à lever les mesures illégales de fermeture du secteur de l'Horeca.

Condamnées à deux reprises en deux mois, les politiques s'obstinent pourtant à maintenir en place les mesures illégales, faisant fi des instances judiciaires, et donnant carte blanche aux autorités communales pour l'usage de méthodes coercitives improbables. On a ainsi pu constater l'excès de zèle avec lequel la Ville de Bruxelles a pris soin de sortir son artillerie lourde pour asseoir son pouvoir.

Pour vouloir s'opposer avec une telle intensité à une manifestation populaire en plein air, il faut que les autorités de cette ville aient une crainte qui dépasse la pointe visible de l'iceberg, leur ayant fait redouter de perdre leur légitimité à édicter des règles en toute souveraineté. En effet, si la Constitution n'est pas respectée depuis très longtemps déjà, ce ne

²⁹ <https://www.justice-en-ligne.be/L-Etat-a-trente-jours-pour-revoir>

sont pas les citoyens qui en sont responsables, mais bien les autorités qui bafouent le droit belge depuis le début de cette crise, et pour qui l'admettre reviendrait à perdre toute crédibilité.

Tout porte à croire que laisser un événement comme celui du bois de la Cambre se produire en toute tranquillité serait un aveu de faiblesse, et le point de départ pour les jeunes d'affirmer leurs droits à s'exprimer et penser librement. Les autorités semblent vouloir étouffer les germes d'une expression de la pensée qui se revendique libre, à travers les rassemblements de la jeunesse, celle qu'on voudrait formater et empêcher de penser le monde de demain.

Pourquoi réprimer un mouvement pacifique, pourquoi stigmatiser la fête, pourquoi s'en prendre à cette fête au bois de la Cambre plutôt que n'importe quel autre rassemblement ?

Le Covid ? Le danger sanitaire ?

Si le danger sanitaire était à ce point au centre du problème, aurait-on permis aux citoyens de se rassembler à d'autres endroits ce même jour ?

Non. La question sanitaire sert forcément de prétexte aujourd'hui pour légitimer tout abus de pouvoir et toute volonté de museler les esprits libres.

La maladie du coronavirus touche toute la population – bien qu'elle présente une répartition inégale selon l'âge et le profil de risque des personnes – et fait des morts, certes, mais quel être humain est assez fou pour endosser la responsabilité de la mort de son prochain par un virus invisible ? Les cancers et les maladies cardio-vasculaires causent beaucoup plus de décès en Belgique par an que le coronavirus³⁰, et leurs causes sont tout aussi invisibles : pollution, particules fines, malbouffe, obésité, rayons UV, ondes GSM, radioactivité, pesticides, stress, burn-out, etc. Les décès dus aux cancers et aux maladies cardio-vasculaires ne suscitent pourtant pas un éventail de mesures préventives, restrictives, liberticides, et contraignantes. Les gens continuent de s'exposer à tous ces tueurs invisibles sans que les gouvernements s'en inquiètent le moins du monde.

Alors l'hypocrisie actuelle, qui sévit depuis plus d'un an, n'est pas un souci de santé majeur pour les autorités, comme on nous le martèle jour après jour, non. Il n'y pas soudain une volonté de nos dirigeants de nous protéger des nuisances auxquelles nous sommes exposés depuis déjà bien plus longtemps qu'au coronavirus.

Quel être humain peut aujourd'hui prétendre ne faire aucun tort à sa santé, en toute connaissance de cause ? Ne laisse-t-on pas les fumeurs creuser leur propre tombe jour après jour ? Qui autorise des produits aussi mortels que les cigarettes, qui rendent les gens dépendants à la nicotine, continuer à être autorisés en 2021 ? Qui autorise les nombreux produits chimiques et toxiques qui continuent d'empoisonner notre alimentation ? Pourquoi n'avons-nous pas droit partout et en tout temps à des produits sains et sans danger ? Qui autorise les nombreuses publicités encourageant à consommer des produits cancérigènes et malsains ?

Alors, qui est complice ?

Aujourd'hui, plus personne ne peut prétendre être dupe et ne pas savoir que nous sommes exposés au quotidien à 1.000 dangers : que ce soit dans l'air, dans l'eau, ou dans la terre, nous savons tous que nous sommes complices de ce que les gouvernements autorisent et laissent faire.

Dans le gros gâteau des saloperies que nous ingurgitons, respirons et buvons au quotidien, le gouvernement a choisi de couper une fine tranche, de l'amplifier pour nous montrer le danger, et pour comble, de nous condamner parce que nous serions tous coupables et devrions soudain tous avoir peur, alors qu'en fait, c'est tout le gâteau qui est empoisonné. Il y a aujourd'hui une prise de pouvoir abusive dans le chef des autorités, qui par leur propre folie, ambition et obsession du contrôle, ne sont même plus conscients de l'état de peur qu'ils ont créé.

Depuis le 31 mars, le gouvernement n'a jamais évoqué, ni reconnu, ni donné suite de façon responsable à la condamnation dont il fait l'objet. Aucune allusion n'y a été faite lors des différentes apparitions publiques du Premier ministre et des politiques. Les politiques semblent indifférents à la communication transparente et au devoir de représentation des citoyens, alors qu'ils ont été condamnés à deux reprises par un tribunal. C'est à travers les médias qu'ensuite les citoyens doivent apprendre que l'État a fait appel de la condamnation dont il faisait l'objet.

Si aujourd'hui les jeunes sont mis au pilori en raison de leur volonté de vivre, de respirer et de penser librement, c'est bien justement parce que leur faiblesse, c'est de ne pas encore avoir vécu, d'être naïfs et vulnérables, d'être des proies

³⁰ Source : « Moyenne des décès par cause et par mois (2010-2018) vs. Décès Covid19 en 2020 et 2021 » : <https://statbel.fgov.be/fr/propres-de-statbel/que-faisons-nous/visualisations/mortalite>

faciles auxquelles s'attaquer, avec l'assentiment général d'une population qui pense qu'il faut les discipliner, les faire marcher droit, droit dans l'abîme dans lequel le monde se rue aujourd'hui.

Or, la force de cette jeunesse, c'est d'avoir en elle le feu, la volonté de vivre ce qu'il y a encore à vivre, et de combattre ce qu'elle considère être une menace plus grande que le coronavirus, le cancer, les maladies cardio-vasculaires, et tous les dangers du monde actuel ; en dépit des périls de la vie, les jeunes sont aujourd'hui conscients que le danger le plus grand, c'est de laisser faire tous ces fous au pouvoir, de les suivre dans le trou qu'ils nous creusent et de finir nos vies muselés, trackés, en quarantaine à vie, en chantant et en applaudissant gaiement aux fenêtres, dans un faux-semblant de sécurité, devant un paysage désolé, où le brouillard, la solitude, et la folie auront eu raison de tous nos rêves.

La force des jeunes, c'est d'encore pouvoir rêver à demain, ce que nombre d'entre nous ont perdu depuis longtemps. Au contraire, nous sommes résignés, terrés dans la peur et l'angoisse, résolus à suivre scrupuleusement les règles qu'on nous édicte, jour après jour, afin d'être des citoyens modèles, à qui l'on ne peut rien reprocher, en pensant que de cette façon, nous pourrions vivre mieux demain.

Mais qui peut prétendre savoir ce que réserve demain, quand on voit comment les autorités ont sévi depuis le début de cette crise ? Qui peut dire que demain ne sera pas simplement une extension d'aujourd'hui, à coups de variants, de mutations, de nouveaux virus inconnus, de restrictions de libertés sans fin ? Qui peut honnêtement prédire la fin de cette « crise » ? Et d'ailleurs, qui peut encore parler de « crise » aujourd'hui ? Ce n'est pas une simple crise, locale ou temporaire, mais bien globale, systémique, et bien installée dans le temps, avec une loi Pandémie en cours de création, destinée à pouvoir faire appliquer les règles « sanitaires » en tout temps et sans limites, ce qui est aujourd'hui illégal et a justement valu au gouvernement sa condamnation par le Tribunal de 1^{ère} instance.

Simple crise passagère ? Bien sûr que non. Il est évident que nous avons été propulsés brutalement dans une nouvelle ère, où — on peut le constater au quotidien — nous suivons gentiment les injonctions émanant d'en haut, et où personne ne semble remettre en question, après plus d'un an de lavage de cerveau, le fait de devoir porter un masque en tout temps et de devoir craindre son prochain, potentiellement contagieux et dangereux.

Avez-vous déjà entendu une seule fois nos dirigeants évoquer, parmi la levée des restrictions, celle qui consisterait à lever le port obligatoire du masque dans les endroits publics ? NON. Non, parce que tout simplement, il n'est pas prévu de lever, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais (tant qu'on l'acceptera) cette mesure, qui semble être celle à laquelle on ne touche pas, qu'on n'évoque même pas, pour la simple raison que c'est la mesure symbolique, celle qui nous muselle et qui permet de dire : je suis dangereux pour les autres quand je respire et quand je parle, tout comme les autres sont dangereux pour moi. Les dirigeants l'ont compris : tant qu'on maintient ce fantasme collectif de peur et de danger, on garde indirectement la mainmise et le contrôle sur les gens.

Oui, nous sommes entrés dans l'ère du contrôle total de l'individu : contrôle des données, contrôle du mouvement et de l'expression, contrôle de la pensée, contrôle numérique et contrôle financier.

Nous avons été propulsés, tous coupables d'être de potentiels vecteurs de maladies, dans une nouvelle ère, dans laquelle chaque individu, plus que d'être responsable de la vie et de la mort de son prochain, est désormais responsable de sa propre liberté, et se voit pris malgré lui dans un combat, qu'il ne gagnera qu'à force de courage et en s'affranchissant de ses peurs, ou qu'il ne gagnera pas.

Alors, il serait temps de se poser la question suivante : de qui les enfants d'après seront-ils fiers ? De ceux qui se sont tus, se sont tapis au sol, qui ont marché droit, en fermant les yeux, comme autant « d'Eichmann »³¹ appliquant simplement les ordres d'en haut ? Ou de ceux qui armés de leur seul courage, ont ouvert les yeux, ont osé lever leurs voix, ont pris des risques, ont bravé les interdits, dans le but de construire aujourd'hui, le monde de demain à l'image des rêves qu'ils nourrissaient pour leurs enfants, pour les enfants d'après ?

Virginie Belfiore (herboriste)

³¹ Référence au concept philosophique de « banalisation du mal » développé par Hannah Arendt dans son ouvrage *Eichmann à Jérusalem : Rapport sur la banalité du mal*. « Lors de son procès, Eichmann (un ex-criminel de guerre nazi), qu'on pense être une bête furieuse et qui devrait laisser une forte impression, montre plutôt l'image d'un petit fonctionnaire médiocre, ce qui fait dire à Arendt que le mal ne réside pas dans l'extraordinaire mais dans les petites choses, une quotidienneté à commettre les crimes les plus graves », https://fr.wikipedia.org/wiki/Banalit%C3%A9_du_mal

Le dictionnaire Novlangue³²



Cluster : anglicisme ; signifie que des individus se sont contaminés par le virus dans un même endroit.

Covid safe : anglicisme ; nouveau label qui permettra aux différentes salles (lisez les plus riches) de rouvrir selon un protocole strict et en toute sécurité.

Passeport vert : passeport obligatoire à l'entrée de pays, de commerces ou de lieux de culture qui permet de vérifier que des personnes ont bien été vaccinées ou qu'elles présentent un test PCR négatif afin de garantir leur liberté de circulation (coût moyen d'un test PCR : 47 à 135 euros).

Tracking : anglicisme ; traçage consenti des individus à l'aide de leurs propres outils technologiques.

Restaurant clandestin : lieu de consommation qui ouvre en cachette dans un monde où l'hyperconsommation est reine.

Vaccinodrome : vaste centre de vaccination érigé afin de garantir la sécurité et la liberté des citoyens.

AGENDA

Voir sur notre site <https://objecteursdecroissance.be/>

³² Langage réduisant le nombre ou changeant la définition des mots afin de détruire la pensée et de dénaturer la réalité. Ou, dit en langage novlanguien : diminution ou changement de définitions des mots de la langue afin, non pas de rigidifier les conversations, mais de les simplifier.

Rédaction

Ce journal, bien plus qu'un bien de consommation, se veut ouvert et participatif : dès lors, envoyez-nous, si vous le souhaitez, vos réflexions, articles ou propositions d'actions à l'adresse :

escargotdechaine@objecteursdecroissance.be

Vous retrouverez le prochain numéro de *L'Escargot déchaîné* en septembre. Peut-être avec votre participation ?

Ont participé à ce numéro

Coordination : Kenny Cadinu

Relecture : Kenny Cadinu, Bernard Legros et Fabienne Neuwels

Rédaction de ce numéro : Virginie Belfiore, Kenny Cadinu, Michèle Gilkinet et Bernard Legros

Contactez le Mouvement

- Rédaction de L'Escargot déchaîné
escargotdechaine@objecteursdecroissance.be
- Secrétariat : info@mpOC.be
- Porte-parole : presse@objecteursdecroissance.be
- Conseil de coordination et de réflexion politique (organe de décision du Mouvement en dehors des AG) :
info.conseil.politique@objecteursdecroissance.be
- Groupe local de Liège : info@liege.mpOC.be
- Groupe local d'Ottignies-Louvain-la-Neuve :
info@OLLN.mpOC.be

ADHÉRER³³

Nous ne recevons aucun subside : nous vivons des cotisations de nos membres. Adhérer au mpOC est une manière de soutenir notre action et l'objection de croissance. Nous sommes ouverts à qui le souhaite : n'hésitez pas à venir nous rejoindre et partager vos projets d'actions et vos réflexions avec nous, au sein d'un groupe local, en assemblée générale ou au Conseil de coordination et de réflexion politique !

Bulletin d'adhésion au Mouvement politique des objecteurs de croissance

à envoyer à : mpOC, rue du Rondia 8, 1348 Louvain-la-Neuve

Je soussigné-e

Nom:..... Prénom:.....

Adresse:.....

Code postal:..... Commune:.....

Informations optionnelles :

Adresse courriel:.....

Tél. fixe:.....

GSM:

membre effectif (je souscris au manifeste et aux statuts)

membre sympathisant (je souscris au manifeste)

Je m'engage à payer la cotisation annuelle sur le compte du Mouvement politique des objecteurs de croissance, 523-0803113-28 IBAN : BE37 5230 8031 1328 - BIC : TRIOBEBB .

La cotisation est libre, à partir d'1 euro. Le montant suggéré est de 30 euros.

DATE:..... SIGNATURE :.....

• **Vie privée** : le Mouvement s'engage à n'utiliser les données personnelles fournies par ses adhérents que pour les besoins exclusifs de sa communication et de ses activités internes.

• **Adresse courriel** : le courriel est notre moyen de communication préféré pour vous contacter à ce jour de la mise en place de notre organisation (convocations aux assemblées générales, lettres d'information...). Si vous n'en avez pas, vous recevrez les convocations et de l'information par voie postale ; merci d'essayer cependant de nous fournir l'adresse courriel d'un-e de vos ami-e-s.